

Cette réciprocité du communisme et de l'individualisme, dénoncée par les tenants les plus austères de la réflexion contre-révolutionnaire (de Maistre, etc.), et aussi par Marx, nous conduit à mettre en cause la notion même de réciprocité. Mais, si le rapport de l'homme à l'homme cesse d'être le rapport du Même avec le Même mais introduit l'Autre comme irréductible et, dans son égalité, toujours en dissymétrie par rapport à celui qui le considère, c'est une tout autre sorte de relation qui s'impose et qui impose une autre forme de société qu'on osera à peine nommer « communauté ». Ou on acceptera de l'appeler ainsi en se demandant ce qui est en jeu dans la pensée d'une communauté et si celle-ci, qu'elle ait existé ou non, ne pose pas toujours à la fin l'absence de communauté. Ce qui est précisément arrivé à Georges Bataille qui, après avoir, durant plus d'une décennie, tenté, en pensée et en réalité, l'accomplissement de l'exigence communautaire, ne s'est pas retrouvé seul (seul de toute façon, mais dans une solitude partagée), mais exposé à une communauté d'absence, toujours prête à se muer en absence de communauté. « Le parfait dérèglement (l'abandon à l'absence de bornes) est la règle d'une absence de communauté. » Ou encore : « Il n'est loisible à quiconque de ne pas appartenir à mon absence de communauté. » (Citations empruntées à la revue *Contre toute attente*.) Retenons, au moins, le paradoxe qu'introduit ici l'adjectif possessif « mon » : comment l'absence de communauté pourrait-elle rester mienne, à moins qu'elle ne soit « mienne », comme insisterait à l'être *ma* mort, qui ne peut que ruiner toute appartenance à qui que ce soit, en même temps que la possibilité d'une toujours mienne appropriation ?

Je ne reprendrai pas l'étude de Jean-Luc Nancy, lorsqu'il montre en Bataille celui « qui sans doute a été le plus loin dans l'expérience cruciale du destin moderne de la communauté » : toute répétition affaiblirait en le simplifiant un cheminement de pensée que les citations de texte peuvent modifier, voire renverser. Mais il ne faut cependant pas perdre de vue que l'on ne saurait être fidèle à une telle pensée si l'on ne prend aussi en charge sa propre infidélité ou une mutation nécessaire qui l'obligea, tout en restant lui-même, à ne pas cesser d'être autre, et de développer d'autres exigences qui, répondant soit aux modifications de l'histoire, soit à l'épuisement de telles expériences qui ne veulent pas se répéter, répugnaient à s'unifier. Il est certain que (approximativement), de 1930 à 1940, le mot « communauté » s'impose à sa recherche davantage que dans les périodes qui suivront (...) On peut dire que l'exigence politique n'a jamais été absente de sa pensée, mais qu'elle prend des formes différentes selon l'urgence intérieure ou extérieure. Les premières lignes du *Coupable* le disent sans détour. Ecrire sous la pression de la guerre, ce n'est

pas écrire sur la guerre, mais dans son horizon et comme si elle était la compagne avec laquelle on partage son lit (en admettant qu'elle vous laisse une place, une marge de liberté).

Pourquoi cet appel de ou à la « communauté » ? J'énumère au hasard les éléments de ce qui fut notre histoire. Les groupes (dont le groupe surréaliste est le prototype aimé ou exécré) ; les multiples assemblages autour d'idées qui n'existent pas encore et autour de personnes dominantes qui existent trop : avant tout, le souvenir des soviets, le pressentiment de ce qui est déjà le fascisme, mais dont le sens, comme le devenir, échappent aux concepts en usage, mettant la pensée dans l'obligation de le réduire à ce qu'il a de bas et de misérable ou, au contraire, indiquant qu'il y a là quelque chose d'important et de surprenant qui, n'étant pas bien pensé, risque d'être mal combattu — enfin (et cela aurait pu venir en premier lieu) les travaux de sociologie qui fascinent Bataille et lui donnent dès l'abord une connaissance, en même temps qu'une nostalgie (vite réprimée), de modes d'être communautaires dont on ne saurait négliger l'impossibilité d'être jamais reproduits dans la tentation même qu'ils nous offrent.

Je répète, pour Bataille, l'interrogation : pourquoi « communauté » ? La réponse est donnée assez clairement : « À la base de chaque être, il existe un principe d'insuffisance... » (principe d'incomplétude). C'est un *principe*, notons-le bien, cela qui commande et ordonne la possibilité d'un être. D'où il résulte que ce manque par principe ne va pas de pair avec une nécessité de complétude. L'être, insuffisant, ne cherche pas à s'associer à un autre pour former une substance d'intégrité. La conscience de l'insuffisance vient de sa propre mise en question, laquelle a besoin de l'autre ou d'un autre pour être effectuée. Seul, l'être se ferme, s'endort et se tranquillise. Ou bien il est seul, ou il ne se sait seul que s'il ne l'est pas. « La substance de chaque être est contestée par chaque autre sans relâche. Même le regard qui exprime l'amour et l'admiration s'attache à moi comme un doute touchant la réalité. » « Ce que je pense, je ne l'ai pas pensé seul. » Il y a là une intrication de motifs dissemblables qui justifierait une analyse, mais qui a sa force dans un pêle-mêle de différences associées. C'est comme si se pressaient au portillon des pensées qui ne peuvent être pensées qu'ensemble, alors que leur multitude en empêche le passage. L'être cherche, non pas à être reconnu, mais à être contesté : il va, pour exister, vers l'autre qui le conteste et parfois le nie, afin qu'il ne commence d'être que dans cette privation qui le rend conscient (c'est là l'origine de sa conscience) de l'impossibilité d'être lui-même, d'insister comme *ipse* ou, si l'on veut, comme individu séparé : ainsi peut-être *ex-istera-t-il*, s'éprouvant comme extériorité toujours préalable,

ou comme existence de part en part éclatée, ne se composant que comme se décomposant constamment, violemment et silencieusement.

Ainsi, l'existence de chaque être appelle l'autre ou une pluralité d'autres (car c'est comme une déflagration en chaîne qui a besoin d'un certain nombre d'éléments pour se produire, mais risquerait, si ce nombre n'était pas déterminé, de se perdre dans l'infini, à la manière de l'univers, lequel lui-même ne se compose qu'en s'illimitant dans une infinité d'univers). Il appelle, par là, une communauté : communauté finie, car elle a, à son tour, son principe dans la *finitude* des êtres qui la composent et qui ne supporteraient pas que celle-ci (la communauté) oublie de porter à un plus haut degré de tension la *finitude* qui les constitue.

Ici, nous nous trouvons aux prises avec des difficultés peu aisées à maîtriser. La communauté, qu'elle soit ou non nombreuse (mais, théoriquement et historiquement, il n'y a de communauté que d'un petit nombre – communauté de moines, communauté hassidique (et les kibboutzim), communauté de savants, communauté en vue de la « communauté », ou bien communauté des amants), semble s'offrir comme tendance à une *communion*, voire à une fusion, c'est-à-dire à une effervescence qui ne rassemblerait les éléments que pour donner lieu à une unité (une surindividualité) qui s'exposerait aux mêmes objections que la simple considération d'un seul individu, clos dans son immanence.

Que la communauté puisse s'ouvrir à sa communion (cela est, bien sûr, symbolisé par toute communion eucharistique), c'est ce qu'indiquent des exemples disparates. Groupe sous fascination, attesté par le sinistre suicide collectif de Guyana ; groupe en fusion, ainsi nommé par Sartre et analysé dans *La Critique de la raison dialectique* (il y aurait beaucoup à dire sur cette opposition trop simple de deux formes de *socialité* : la série (l'individu comme nombre), la fusion : conscience de libertés qui n'est telle que si elle se perd ou s'exalte dans un ensemble en mouvement) ; groupe militaire ou fasciste où chaque membre du groupe remet sa liberté ou même sa conscience à une Tête qui l'incarne et ne s'expose pas à être tranchée, parce qu'elle est, par définition, au-dessus de toute atteinte.

Il est frappant que Georges Bataille, dont le nom signifie, pour beaucoup de ses lointains lecteurs, mystique de l'extase ou recherche laïque d'une expérience extatique, *exclut* (mises à part quelques phrases ambiguës) « l'accomplissement fusionnel dans quelque hypostase collective » (Jean-Luc Nancy). Cela lui répugne profondément. Il ne faut jamais oublier que compte moins pour lui l'état de ravissement où l'on oublie tout (et soi-même) que le cheminement exigeant qui s'affirme par la mise en jeu et la mise hors d'elle de l'existence insuffisante et

ne pouvant renoncer à cette insuffisance, mouvement qui ruine aussi bien l'immanence que les formes habituelles de la transcendance. (...)

Donc (...), la communauté n'a pas à s'extasier, ni à dissoudre les éléments qui la composent en une unité surélevée qui se supprimerait elle-même, en même temps qu'elle s'annulerait comme communauté. La communauté n'est pas pour autant la simple mise en commun, dans les limites qu'elle se tracerait, d'une volonté partagée d'être à plusieurs, fût-ce pour ne rien faire, c'est-à-dire ne rien faire d'autre que de maintenir le partage de « quelque chose » qui précisément semble s'être toujours déjà soustrait à la possibilité d'être considéré comme part à un partage : parole, silence.

Quand Georges Bataille évoque un principe d'insuffisance, « base de tout être », nous croyons comprendre sans difficulté ce qu'il dit. C'est pourtant difficile à entendre. Insuffisant par rapport à quoi ? Insuffisant pour subsister ? Ce n'est évidemment pas cela qui est en cause. L'entraide égoïste ou généreuse qui se constate aussi dans les sociétés animales ne *suffit* même pas à fonder la considération d'une simple coexistence grégaire. La vie en troupeau est peut-être hiérarchisée, mais, dans cette soumission à l'un ou à l'autre, reste l'uniformité qui ne s'est jamais singularisée. L'insuffisance ne se conclut pas à partir d'un modèle de suffisance. Elle ne cherche pas ce qui y mettrait fin, mais plutôt l'excès d'un manque qui s'approfondit à mesure qu'il se comblerait. Sans doute l'insuffisance appelle-t-elle la contestation qui, viendrait-elle de moi seul, est toujours l'exposition à un autre (ou à l'autre), seul capable, par sa position même, de me mettre en jeu. Si l'existence humaine est existence qui se met radicalement et constamment en question, elle ne peut tenir d'elle seule cette possibilité qui la dépasse, sinon il manquerait toujours une question à la question (l'autocritique n'est évidemment que le refus de la critique de l'autre, une manière de s'autosuffire en se réservant le droit à l'insuffisance, l'abaissement devant soi qui ainsi se surélève).

Maurice BLANCHOT, *La Communauté inavouable*, 1983.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 860 mots en 200 mots \pm 10 %.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.